

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère Année, No. 47.—Samedi, 28 mars 1888.
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50.—Un an : \$3.00.



LA SAINTE FAMILLE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 28 Mars, 1885.

SOMMAIRE

TEXTE : — Notre feuilleton — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Ce que les femmes ont dit de l'amour — Trop de femmes. — Notes et impressions. — Un conseil par semaine. — Primes mensuelles. — Le Papillon — Dieu et le hasard. — Comment payer une mère. — La Porteuse de Pain (suite). — Récréation de la famille — Enigme et rébus. — Choses et créatures. — Primes mensuelles du *Monde Illustré*.

GRAVURES : — La Sainte Famille. — Gravure du Feuilleton. — Rébus.

NOTRE FEUILLETON

Comme beaucoup de nos nouveaux abonnés que nous a donnés le *Journal du Dimanche* n'ont pas lu le commencement du magnifique feuilleton que nous publions, nous croyons devoir résumer en quelques lignes ce qui a été déjà publié.

La scène se passe à Alfortville, près Paris. M. Labroue, grand manufacturier, a parmi ses employés Jacques Garaud, contremaître, et Jeanne Fortier, concierge de la fabrique, qui, tous deux, jouent un grand rôle dans ce sombre drame.

Le mari de Jeanne a été tué par suite d'un accident, et son patron, ne voulant pas laisser la veuve dans la misère, lui confie la garde de la porte de la manufacture.

Jacques aime Jeanne qui, fidèle au souvenir du mort, repousse ses avances. Le contremaître, très intelligent, cherche une invention que M. Labroue trouve avant lui.

Repoussé par Jeanne, il prend la résolution de s'emparer des plans de l'inventeur et de la caisse, après avoir tué son patron et mis le feu à l'usine.

Jeanne, qui a acheté du pétrole l'avant-veille du crime, malgré la défense de M. Labroue, comprend, en voyant l'incendie, quels soupçons vont peser sur elle et, se souvenant qu'elle a eu la veille même une discussion avec M. Labroue, devient folle de peur et s'enfuit avec son petit garçon, Georges.

Le plan de Jacques est exécuté à la lettre, il met le feu à la fabrique, s'empare des plans et des valeurs renfermées dans le coffre-fort, est surpris par M. Labroue, le tue et réussit à fuir en Amérique.

Nous en sommes là, et nos lecteurs verront bientôt les terribles conséquences de ces crimes.

ENTRE-NOUS

Nous l'avons échappé belle encore une fois ! Le grand faiseur de mauvais temps, le père des Tempêtes, Wiggins, puisqu'il faut l'appeler par son nom, nous avait prédit un ouragan, un déchaînement des vents et des flots tel qu'on n'en vit de semblable.

Dès que cette prédiction fut lancée je consultai l'almanach et, remarquant que cette tempête devait coïncider avec l'équinoxe du printemps, je me rendis aussitôt compte de la science profonde de cet intéressant météorologiste qui sait deviner qu'il fera chaud en été, froid en hiver et que Mars sera venteux.

Cette science de divination a donné une certaine renommée à celui qui en est doué : à l'instar de Vennor il fait des almanachs qui lui rapportent gros et prouve que somme toute c'est un assez bon métier que d'être prophète en son pays.

Que si on lui objecte que pas une de ses prédictions ne se réalise, il nous répond tranquillement que cela ne le regarde pas et que c'est la faute de la tempête si elle n'a pas eu lieu.

.

Le 18 mars, date fixée par Wiggins pour cet événement, est un jour tristement célèbre dans l'histoire.

Il me semble que c'était hier — il y a déjà quatorze ans de cela — vers trois heures de l'après-

midi, le bruit se répandit dans Paris que les généraux Clément Thomas et Lecompte venaient d'être assassinés à Montmartre.

Une bande de stupides forcés les avait rencontrés et reconnus, aussitôt on les avait entraînés dans une rue détournée, où on venait de les fusiller au fond d'un jardin.

Le crime fit grand bruit, mais on était loin de savoir que ce n'était que le prologue d'un des plus grands drames de l'histoire de France.

Ce jour-là Paris s'endormit en disant qu'on arrêterait les assassins et qu'on les fusillerait à leur tour.

Le lendemain Paris était en état de siège et dès lors recommença, pendant deux mois encore, cette terrible symphonie exécutée par un orchestre composé de dix mille canons, que l'on avait déjà entendue pendant cinq mois.

Pendant le premier siège le bruit du canon faisait frissonner de plaisir, on se battait, le ventre souvent vide, mais toujours le sourire aux lèvres, car il s'agissait de la Patrie, de la France !

A partir du dix-huit mars on se battit entre Français. Ce fut terrible, ce fut honteux.

.

J'étais là-bas à cette époque et j'ai assisté à la plus grande partie de cette épouvantable tragédie.

Confiant dans l'avenir, comme beaucoup d'autres, ne croyant pas à la possibilité de la continuation de cette effrayante convulsion sociale, j'étais resté dans Paris qui fut bientôt bloqué. Impossible de sortir par les portes et ce ne fut que vers la fin d'avril que je réussis à fuir à l'aide d'une échelle de cordes le long du rempart des fortifications. Les balles sifflaient de tous côtés, mais j'étais habitué à cette musique. Je m'étais endormi tant de fois en attendant le bruit des obus qui déchiraient l'air avant d'éclater.

Comment mes cheveux n'ont-ils pas blanchi pendant ces cinquante jours ?

Arrêté deux fois comme réfractaire par les communards, j'ai été collé au mur et j'ai vu devant moi mon peloton d'exécution.

Ce que j'ai vécu pendant cette minute d'attente ! J'en frissonne encore de colère et de rage.

Un hasard me sauva.

Un des officiers de la commune, un ancien camarade de collège me reconnut et ordonna un sursis. Ce malheureux, poussé par la misère, s'était enrôlé dans les rangs des fédérés et je le vis ce jour-là pour la dernière fois. J'appris plus tard qu'il avait été tué lors de l'entrée des troupes régulières dans Paris.

Vous voyez que ce mois de mars me rappelle de tristes souvenirs quand je pense à l'année terrible.

.

Le terme actuel de la Cour du Banc de la Reine est fécond en incidents.

L'autre jour, les grands jurés, après avoir terminé leurs travaux, sont entrés en Cour pour faire leur rapport au juge président le tribunal, et furent très surpris de se voir apostropher d'une manière très verte à propos d'une visite qu'ils avaient faite à l'Asile Saint-Jean de Dieu, visite que, d'après la loi, ils n'auraient pas dû faire.

L'observation du savant juge était donc juste, au point de vue du statut, mais il ne faut pas oublier que toujours, depuis plus de vingt ans, les grands jurés sont allés à l'asile de la Longue-Pointe, après avoir visité les prisons, et que cette coutume, observée depuis si longtemps, avait fini par devenir en quelque sorte, une seconde loi.

Vous voyez d'ici la figure de ces braves gens qui, après s'être acquittés loyalement de leurs devoirs et de ce qu'ils croyaient en faire partie, se sont vu tancer comme des écoliers.

Ils ont baissé la tête et se sont tus. C'était ce qu'ils avaient de mieux à faire.

Mais l'aventure se répéta et fut reproduite par tous les journaux qui, sans exception, prirent la défense des jurés avec d'autant plus de plaisir que les journalistes eux-mêmes avaient été très ébloués dans cette affaire.

On fit des recherches, et bientôt on découvrit que le même juge avait félicité les jurés, il y a deux ans, à propos d'une visite de ce genre faite à ce même asile de la Longue-Pointe.

Le public sourit et oublia bien vite la sortie malencontreuse de l'honorable juge.

.

Par contre, on est forcé d'admirer la dignité, je dirai presque la majesté, avec laquelle cet éminent magistrat préside aux débats de la Cour Criminelle.

Les longueurs, la répétition inutile des mêmes questions, ou le manque d'égards dus aux témoins sont choses non admises, et un avocat qui s'était permis de poser des questions inconvenantes à un témoin, a été rappelé à l'ordre d'une manière très digne.

Les cas de ce genre sont heureusement très rares, et ce ne sont guère que des jeunes gens sans expérience qui commettent ces fautes.

.

J'ai assisté à l'épilogue légal du vol de la Longue-Pointe.

Il me semble vous avoir parlé de cette cause célèbre, mais dans le cas d'erreur de mémoire, voici la chose en deux mots.

Cinq voleurs de profession, bien connus aux Etats-Unis, s'étaient introduits la nuit chez M. Dorais, hôtelier, et bien qu'il y eut une quinzaine de personnes dans la maison, *enlevèrent* le coffre-fort, le transportèrent sur la glace du fleuve, où ils l'ouvrirent et s'emparèrent de l'argent et des valeurs qui y étaient renfermées.

Vous avez dû remarquer que depuis quelque temps, messieurs les voleurs en veulent beaucoup aux caisses dites de sûreté et ce, à tel point, que la fréquence de ces vols a inspiré à un juge le mot suivant.

C'est en France qu'il a été dit :

— Monsieur, dit le magistrat, veuillez expliquer l'affaire à MM. les jurés.

— Voici : j'avais reçu dans la journée deux cent mille francs..... je les mis dans mon coffre-fort.....

— Quelle imprudence ! fit le juge.

.

Mais je reviens à mes voleurs.

L'Honorable Juge Ramsay, après avoir rappelé les circonstances dans lesquelles le vol avait été commis, prononça la sentence au milieu d'un silence solennel, et quand on entendit ces mots : *quinze ans de pénitence*, une sourde exclamation, un *ah.....* arraché de la poitrine des deux cents personnes présentes se fit entendre.

Songez-y, quinze ans ! être enfermé pendant quinze ans ! quinze ans de silence, quinze ans de travail forcé ! Sortir de prison à la fin du siècle, en 1900 !

Brrrr..... un frisson parcourut la salle.

Au même instant des cris rauques, épouvantables, sans nom, des hurlements sauvages retentirent.

C'était la femme d'un des accusés présente au procès. On l'emporta hors de la cour.

La scène était navrante et le juge lui-même était pâle comme un linge.

La condamnation est sévère, c'est vrai, mais elle est juste, et il faudra que bon gré mal gré les chenapans yankees restent chez eux et nous laissent tranquilles.

Mais cette malheureuse, cette femme ? Que voulez-vous, dans ces malheurs si grands qu'on a à peine à croire à leur réalité, il ne reste qu'un refuge, il y a Dieu !

.

Un journal américain qui me tombe sous la main m'apprend qu'il y a, aux Etats-Unis, soixante établissements pénitenciers, et près de trois mille prisons, dont la construction a coûté plus de *cinq cents millions* !

Dans ces maisons dont l'agglomération formerait une ville splendide, vivent cinquante mille individus, toute une armée de criminels et de voleurs.

Ces chiffres font peur, mais on est plus effrayé encore quand on lit plus bas que plus de trois cent mille êtres mâles et femelles, ne vivent en Amérique que du crime et du vol.

C'est à ne plus oser saluer personne dans la rue.

Le journal en question aurait dû donner aussi le nombre des personnes employées à la garde de ces prisonniers, et celui des hommes de police de

toute la grande république, la composition de la contre-armée du vice enfin.

Et dire que ce sont les honnêtes gens qui travaillent pour nourrir tout ce monde.

Toutefois il y a beaucoup d'honnêtes gens, car il me souvient d'avoir lu quelque part qu'un philosophe allemand divisait le monde en deux classes :

Ceux qui sont pendus,
Et ceux qui devraient l'être.
Mais c'est là une idée d'allemand !

.

Le détective Lapointe, dont le nom nous est connu, fait partie de la contre armée du vice, c'est un de nos policiers les plus braves et les plus habiles. Vous savez sa belle conduite lors de l'arrestation du fameux Fauteux qui a failli le tuer.

Aujourd'hui qu'il est complètement rétabli vous ne serez pas fâché, je suppose, de savoir comment la Cité de Montréal l'a récompensé.

On devait lui donner une médaille d'or, on ne lui a pas donné de médaille.

La reconnaissance devait être à la hauteur du danger couru par cet honnête serviteur, mais les intelligents pères de la cité n'ont rien trouvé de mieux que de lui offrir un chèque de deux cents piastres, le prix d'un cheval ordinaire.

Voilà le courage payé, et quand le prix en sera déposé, qu'en restera-t-il ?

Puisqu'on en est rendu là, on devrait au moins faire les choses d'une manière un peu plus convenable, car je ne crois pas qu'il existe beaucoup de citoyens qui consentiraient à recevoir une balle dans la tête moyennant cinquante louis.

On parle de lui faire une souscription publique, c'est une excellente idée, souscrivons.

.

La première page du MONDE ILLUSTRÉ contient une excellente gravure, la *Sainte Famille*, d'après un peintre français, nous l'avons publiée pour plusieurs raisons.

Cette composition, d'un caractère très religieux, prouve les tendances des peintres modernes à se rapprocher peut-être un peu trop du côté humain de la vie du Sauveur.

La Vierge est admirable de sentiment maternel, la pose est naturelle, l'œil plein de douceur et d'admiration est parfait ; le divin enfant est un adorable bébé ; la lumière vive et abondante de la Palestine est répandue, mais je préfère la manière des peintres des siècles derniers, et surtout des espagnols qui, dans leurs toiles de ce genre, concentrent toute l'attention dans le Christ enfant, qui est pour ainsi dire lumineux et devient le foyer des rayons qui illuminent toute la scène.

Ce sentiment exquis de l'art chrétien se perd, on peint des hommes et des femmes, mais on oublie leur rôle et leur destinée.

Malgré cela, je le répète, cette *Sainte Famille* est un des tableaux les mieux faits que j'ai vu depuis longtemps.

.

Encore une illusion de moins ! je ne crois plus aux almanachs.

Samedi dernier, en m'éveillant, je me mis à feuilleter l'almanach Rolland et ayant lu dans cette intéressante brochure que ce jour même à cinq heures vingt-huit minutes du matin, le printemps commençait, je me jetai bien vite en bas du lit pour saluer l'arrivée de cette charmante saison.

J'ouvris ma fenêtre et fus très étonné de voir les rues pleines de neige, les gouttières ornées de strolactites glacées et de sentir un vent terriblement froid me pincer les oreilles. Je refermai bien vite le chassis et me mis à éternuer dix minutes durant.

Voilà donc ce qu'on appelle le printemps ! A qui se fier décidément si les almanachs eux-mêmes cherchent à me tromper. C'est à douter de la date et du jour indiqués !

J'avais envie de demander des dommages au libraire qui publie ces livres.

J'ai constaté en effet deux délits :

Publication de fausses nouvelles,

Et obtention d'argent sous de faux prétextes. Je le prouve.

Nous ne sommes pas en printemps.

J'ai payé dix centins pour savoir quand cette

saison devait commencer et on m'a trompé. La chose est claire, j'ai le droit de mon côté.

Mais, les lois sont si bizarres, que mon savant confrère A., avocat très distingué, m'a assuré que je serais certainement débouté de mon action.

Peuple, on te vole !

LÉON LEDIEU.

CE QUE LES FEMMES ONT DIT DE L'AMOUR

LES en ont dit un peu de mal et beaucoup de bien, assez de bien pour laisser à entendre qu'il a son mauvais côté, et assez de mal pour prouver que c'est un bon sujet.

Je vais parler aujourd'hui de ce que les femmes ont dit d'intéressant sur l'amour. Il y a beaucoup à dire.

Comme ce sont les femmes, du moins je le crois, qui sont les plus compétentes sur les questions d'amour, je vais citer ce qu'elles ont dit sur le sujet.

Bien que je ne conseille pas de lire Ninon de Lenclos, néanmoins je citerai d'elle un passage assez juste, je crois. "L'amour, dit-elle, est un sentiment jaloux et tyrannique ; il n'est satisfait que quand l'objet aimé lui sacrifie tous ses goûts. Vous ne faites rien pour lui, si vous ne faites pas tout. Dès qu'on lui préfère l'amitié, il se croit en droit de se plaindre et cherche à se venger."

Madame Cottin dit que "l'amour est l'agitation de la vie ; l'amitié en est le repos."

Lady Blessington rend justice à l'amour et à l'amitié : "L'amour est une fleur dont nous parons notre jeunesse ; mais l'amitié est un fruit avec lequel nous consolons notre vieillesse."

George Sand fait ces distinctions : "L'amour sera toujours de l'égoïsme à deux, parce qu'il porte avec lui des satisfactions intérieures. L'amitié est plus désintéressée, elle partage toutes les peines et non tous les plaisirs. Elle a moins de racines dans la réalité, dans les intérêts, dans les enivresments de la vie. Aussi, est-elle plus rare, même à un état très imparfait, que l'amour à quelque état qu'on le prenne."

Parlant de l'amour dans les différents pays, lady Blessington a dit : "L'amour, en France, est une comédie ; en Angleterre, une tragédie ; en Italie, un opéra sérieux, et en Allemagne, un mélodrame."

Un poète distingué, madame Desbordes Valmore, prétend que "l'amour se fait entendre des êtres les plus simples ; il porte avec lui un charme qui trouble les indifférents ; et les yeux de deux jeunes amants ont un langage dont la douceur pénètre ceux même qui n'ont jamais aimé."

Madame Gotti de Gamond dit : "L'amour est la plus puissante de toutes les attractions ; nul ne se dérobe à son influence ; il captive, séduit, entraîne, donne une nouvelle vie, place le ciel sur la terre." On peut bien ajouter que ce n'est pas un ciel sans nuage.

Madame Necker de Saussure qualifie l'amour de bien des femmes : "Ce besoin d'aimer dont on parle tant, indique moins la tendresse de cœur qu'on ne croit, et ce n'est guère, au fond, que l'envie d'être adorée." Elle écrit adoré au féminin !

En parlant de l'amour, madame du Chatelet dit : "Milord Rochester a bien raison de dire que les dieux ont mis cette goutte céleste dans le calice de la vie pour nous donner le courage de la supporter."

"Si ce goût naturel, qui est un sixième sens, le plus fini, le plus délicat, le plus précieux de tous, se trouve rassemblé dans deux âmes également immuables, également susceptibles de bonheur et de plaisir, tout est dit, on n'a plus rien à faire pour être heureux ; tout le reste est indifférent. Il n'y a que la santé qui y soit nécessaire."

Cette parole de madame Emile de Girardin paraît drôle, mais elle est bien vraie : "L'amour a de singulières terreurs et de pénibles caprices. Qu'elle est étrange cette passion dont le premier mouvement est de fuir ce qu'elle cherche, et le second de regretter ce qu'elle a fui !"

Mademoiselle d'Épinay admet l'amour.

Madame Guizot ne nie pas l'amour, mais elle prétend qu'il n'est pas accessible à tout le monde.

Madame de Carlowitz dit une sottise que nous ne voulons pas répéter.

Cette définition de Mlle de Scudéri est assez bien donnée : "L'amour est je ne sais quoi, qui vient de je ne sais où, et qui finit je ne sais comment."

Voici comment Mlle Aissé qualifie les cœurs délicate : "Il y a bien des hommes qui ignorent la satisfaction d'aimer avec assez de délicatesse pour préférer le bonheur de la femme qu'ils aiment à leur félicité propre."

Est-ce que l'amour se communique ? Écoutons Mlle Cécile Fée : "Les fièvres de l'âme ne sont pas moins contagieuses que celles du corps ; le spectacle de l'amour, de l'amour même qu'on ne partage pas, fait battre le cœur et trouble la raison."

On pourrait multiplier ces citations à l'infini, mais ces quelques opinions suffisent à prouver combien peu les femmes s'accordent dans l'appréciation de l'amour.

FERNAND.

TROP DE FEMMES !

C'est à Berlin qu'on pousse ce cri. En effet, la capitale de Prusse qui, en 1874, comptait 19,000 habitants du sexe masculin de plus que le nombre de ceux du sexe féminin, a vu, depuis lors, cette proportion renversée.

A partir de 1866, le nombre des femmes s'est accru dans des proportions qu'on pourrait dire alarmantes. En 1877, il y en avait 14,000 ; en 1878, 23,000 ; en 1880, 35,000 ; en 1881, 41,000 habitants du sexe féminin de plus que la population du sexe masculin. Aujourd'hui, on en compte 62,423. Et si on défalque de la population du sexe masculin, qui est de 600,516, les 19,000 hommes de la garnison, on arrive à un chiffre de près de 82,000, ce qui est bien fait pour épouvanter la population masculine et civile.

NOTES ET IMPRESSIONS

Trois aveugles mènent le monde : l'Amour, la Fortune et la Mort.

Les hommes sont comme les animaux : les gros mangent les petits et les petits les piquent.

Il est rare que la laideur se reconnaisse et casse le miroir.—XAVIER DE MAISTRE.

L'expérience apprend à se défier de tout et de soi plus que du reste.—COMTESSE DASH.

Pour réussir dans le monde, il ne suffit pas d'avoir le diable au corps : il faut y joindre l'esprit d'à-propos.—V. CHERBULIEZ.

Entre ses maux et ses biens, une société garde un certain équilibre que souvent les réformes les mieux intentionnées compromettent.—I. VALFOUR.

Les convictions philosophiques sont, comme tant d'autres biens, plus faciles à acquérir qu'à conserver.—DIDEROT.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Coucher de poule et lever de corbeau
Écartent l'heure du tombeau.

proverbe que feront bien de méditer les personnes qui font de la nuit le jour et *vice versa*.

Dans les grandes villes, et surtout à Montréal, on s'éloigne abusivement des conditions d'un sommeil naturel, le seul qui soit réellement profitable.

Aussi, les personnes qui tiennent à suivre les bonnes règles de l'hygiène feront bien de se souvenir qu'une heure de sommeil avant minuit en vaut deux du matin.

PRIMES MENSUELLES

ONZIÈME TIRAGE

Le onzième tirage des primes du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de mars) aura lieu lundi, le 6 avril, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le public est invité à y assister.

LE PAPILLON

L'APPARENCE extérieure, quelque brillante qu'elle soit, n'est nullement le reflet de qualités sérieuses.

Un papillon déployait ses ailes, volait d'un arbre à l'autre et, dans ses courses aériennes, décrivait des courbes gracieuses pour faire ressortir sa légèreté et l'éclat de ses couleurs. Les rayons du soleil faisaient briller ses ailes sur lesquelles se rencontraient le rouge du rubis, le vert de l'émeraude, la blancheur du diamant. Il se comparait aux fleurs et se disait que lui, au moins, avait conscience de sa beauté, qu'il vivait et pouvait à sa volonté aller se poser sur la rose ou la violette.

Lorsque des passants s'arrêtaient pour l'admirer, il s'élançait au-dessus de leurs têtes, et si des enfants cherchaient à l'attraper, il se tenait à distance, les faisait courir et, lorsqu'il avait assez de ce jeu, disparaissait dans le feuillage d'un arbre.

Un jour que le ciel était pur, le soleil chaud, ce papillon se reposait sur une rose mousseuse et récapitulait tout haut ses qualités.

—Le rouge de mon aile est plus vif que celui de cette rose, dit-il.

—Ma couleur est aussi appréciée que la tienne, répondit la fleur, j'ai de plus mon parfum.

—Oui, mais on t'enlève de ta branche et tu desèches.

—On me prend pour orner la chambre des jeunes filles, on m'arrose, on me soigne avec un soin jaloux, tandis que toi, si on te saisissait, ce serait pour te piquer avec une épingle et te clouer dans une collection d'insectes.

Le papillon frémit et s'envola, mécontent de la rose. Il se réfugia dans un trou où poussaient des violettes.

—Et toi, violette, es-tu aussi orgueilleuse que ta voisine ?

—La rose n'est point orgueilleuse, elle t'a tout simplement remis à ta place.

—Tu ne dois pas être contente de ta situation ? Naître et fleurir au pied des buissons, c'est triste !

—Le bon Dieu sait ce qu'il fait. Je ne me plains pas de ma condition modeste. C'est mon parfum qui attire l'attention sur moi. L'hiver, quand il pleut ou qu'il neige, les petits enfants pauvres qui vivent dans les grandes villes m'arrangent en bouquet, et c'est grâce à moi que les passants s'arrêtent et donnent aux malheureux grelottant et sans abri les quelques sous nécessaires à leur nourriture et à leur logement. Moi, blanche, je fais faire l'aumône ; par ma douceur pénétrante, j'attendris les cœurs les plus durs, et tel égoïste qui me porte fièrement à sa boutonnière, a laissé tomber une petite pièce blanche dans la main d'un infortuné. A l'église, la jeune fille qui m'a achetée et qui prie ne se doute pas qu'avec ses prières monte vers le ciel l'odeur si douce de cette violette que tu méprises.

Le léopodoptère s'élança sur une aubépine.

—A quoi es-tu utile ? Tes épines font du mal, tes fleurs ne s'achètent pas.

—C'est grâce à mes piquants que je protège les jardins contre les maraudeurs. C'est au milieu de mon feuillage touffu que les petits oiseaux font leurs nids. Quant à mes fleurs, n'en médis pas. Avec le printemps je me recouvre de nombreuses grappes neigeuses qui parfument l'air. Mes fruits ne sont pas bons pour les hommes, mais il n'y a pas que les hommes sur la terre, et tout ce monde qui gazouille si joyeusement à mon abri est heureux de les trouver lorsque l'été finit. Et puis, n'entends-tu pas les femmes du village, quand elles vont travailler aux champs, cueillir une de mes branches et dire en se signant :

Epine blanche, je te prends,
Au nom de Dieu, du St-Sacrement ;
Si je meurs sans confession,
Tu me serviras de communion ?

—Que signifient ces paroles ?

—Elles rappellent que c'est avec mes branches entrelacées que les bourreaux de l'Homme-Dieu firent une couronne et la lui posèrent sur la tête.

Le vent ayant agité le buisson, le papillon tomba à quelques pas sur une pâquerette.

—Quel est ton rôle ? demanda-t-il à l'humble fleur. Tu n'as ni éclat ni parfum.

—Mon rôle est modeste, mais je m'en contente. Si je ne suis pas aussi brillante que mes sœurs les

roses ou mes frères les lis, je complète la famille, et dans un bouquet je ne suis pas déplacée. Le jour de la Fête-Dieu, lorsque les enfants de chœur emplissent de fleurs leurs corbeilles enrubannées, ils ne me dédaignent point, et lorsque la procession suit les rues du village, ils me lancent, mêlées aux coquelicots, aux bluets, aux églantines, devant le Saint-Sacrement abrité sous le dais.

—Ces plantes sont pleines de fatuité, se dit le papillon.

Il se posa sur un cerisier superbe.

—Si ta vanité est en proportion de ta taille, dit-il à l'arbre, elle doit être énorme ?

—Je ne suis pas vaniteux, répliqua l'arbre, c'est toi qui prêtes tes défauts aux arbres. J'ai entendu ta conversation avec mes voisins, tu n'en es pas sorti à ton avantage.

—Parce qu'on te cultive pour tes fruits, tu es fier !

—Toi, on ne te protège pas, au contraire ; car tu fais partie de la grande tribu des inutiles qui vivent du travail des autres. Comme la rose, j'ai des fleurs brillantes ; comme l'aubépine, je donne des fruits que les oiseaux mangent avec délices et cela malgré les hommes ; le dôme de verdure formé par mes branches abrite des rayons du soleil et des ondées. Ma mort est regrettée.

—On te traite en esclave en grim pant sur toi pour cueillir tes fruits.

—Non. Cela m'amuse lorsque des petits garçons se font la courte échelle pour atteindre mes basses branches et arriver à mes fruits. Ils rient, ils sont heureux et me quittent enchantés d'emporter à leurs parents des paniers tout pleins de mes belles cerises rouges.

A ce moment le tonnerre gronda, la pluie se mit à tomber, une goutte d'eau atteignit le papillon qui roula de sa feuille sur le sol boueux. Quand le soleil reparut, il fallut à la pauvre bestiole plusieurs heures pour se sécher. Le papillon avait cru mourir de cette averse qui donnait un éclat nouveau aux fleurs et aux arbres qu'il traitait d'une façon si dédaigneuse quelques instants auparavant.

Cette leçon lui profita-t-elle ? Fut-il guéri de sa sottise vanité ?

AUGUSTE LEPAGE.

DIEU ET LE HASARD

UN SAVANT ET L'ILIADÉ. — OPINION D'UN PHILOSOPHE CÉLÈBRE

C'E sont des "lois aveugles qui mènent toutes choses," a-t-on dit de notre temps.

Des lois aveugles ! mais elles n'émanent d'aucun être vivant et intelligent, si elles ne voient rien et ne savent ce qu'elles font, comment peuvent-elles créer d'aussi belles choses ? Quelles œuvres admirables, à en citer deux seulement, que la nature et l'âme humaine ! Ce sont de grands artistes que les forces aveugles, si elles font de telles choses ! En vérité, c'est faire la part bien belle au hasard.

On raconte qu'un sophiste qui niait l'existence d'Homère tout en admirant ses œuvres, et qui professait en même temps un profond mépris pour le genre humain, s'avisait un jour de réunir un très grand nombre de petits cubes portant chacun une lettre de l'alphabet ; puis il invita ses amis à jeter avec lui en l'air ces petits cubes, prétendant qu'à la longue, si l'on répétait l'expérience assez longtemps, ces lettres, retombant et s'associant sans autre intervention que la force aveugle du hasard, finiraient par recomposer d'elles-mêmes l'*Iliade* ou un aussi beau poème. Bien entendu, on ne commença de se prêter à ce jeu ridicule que pour lui complaire, et on ne réussit à rien, pas même à construire un mauvais vers : le sophiste s'en prit à la lassitude et au défaut de patience.

Cependant, un écrivain fantaisiste, réfractaire aussi à la pensée d'un être ou d'êtres supérieurs pouvant influencer sur la destinée des hommes, ne s'est pas montré éloigné de supposer qu'une tentative du genre de celle du sophiste pourrait arriver à des résultats très imprévus, si l'on pouvait en poursuivre l'essai pendant une longue suite de milliards de siècles. Il n'y a rien à objecter à de pareilles hypothèses : l'épreuve ne s'en fera jamais.

Mais que d'efforts étranges et de toutes sortes pour chercher à contredire l'idée si simple de l'existence du créateur divin, admise jusqu'à nos jours par toutes les nations, anciennes ou modernes ! A défaut de foi, le bon sens ne devrait-il pas suffire pour dire, avec un philosophe d'ailleurs très hostile aux superstitions (1) :

" Il me paraît toujours absurde de faire dépendre l'existence de Dieu d'a plus b divisé par z... Où en serait le genre humain s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Être suprême ? Celui qui nous a créés tous doit être manifeste à tous, et les preuves les plus communes sont les meilleures, par la raison qu'elles sont communes ; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour.

" Dieu a mis à notre portée tout ce qui est nécessaire pour nos moindres besoins ; la certitude de son existence est notre besoin le plus grand. Il nous a donné assez de secours pour le remplir... Mille principes se dérobent à nos recherches, parce que tous les secrets du créateur ne sont pas faits pour nous." (2)

" Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un horloger, et que l'univers prouve un Dieu." (3)

ÉD. CH.

COMMENT PAYER UNE MÈRE

UN bon père de famille tenait le langage suivant à sa fille, charmante enfant de dix ans, qui était plutôt inclinée à passer son temps à lire des romans et faire de la musique que d'aider aux soins de la famille.

" Ma chère fille, dit-il, ne remarques-tu pas chez ta mère une apparence de fatigue, voire même d'anxiété ? Naturellement, ce n'est pas toi qui en es la cause, mais tu pourrais y remédier. Veux-tu me faire un grand plaisir ? Bien, demain matin tu te lèveras à bonne heure et prépareras toi-même le déjeuner ; lorsque ta mère se lèvera, tu courras au devant d'elle et lui donneras sur la bouche un beau gros baiser. Tu ne saurais t'imaginer comme ça la rajeunira, que lorsque tu verras son doux visage enluminé par la joie et la surprise ; d'ailleurs, ma chérie, tu lui dois quelques baisers. Ah ! oui, je me rappelle ; quand tu étais toute petite, malade, le visage boursoufflé, l'haleine fiévreuse, eh ! bien alors, ta chère mère t'embrassait, quand d'autres te fuyaient, te couvrait de baisers en te serrant sur son cœur. Et pourtant alors, tu n'étais pas la jeune fille charmante que tu es maintenant. Et puis, pendant toutes les années de ton enfance, c'était encore elle qui était toujours prête, par la magie du baiser d'une mère, à guérir tes pauvres petites mains sales et potelées, blessées par les premières ronces qu'elles rencontraient sur le chemin de la vie. Aussi, les baisers de minuit qui plus d'une fois chassèrent quelques mauvais rêves qui te faisaient t'agiter sur ton lit. Tous ces baisers sont à intérêts depuis des années. Certainement, ta mère n'est pas aussi jolie que toi, ma petite, si tu avais seulement fait ta part d'ouvrage pendant les dix années passées, le contraste ne serait pas aussi remarquable. Son visage a beaucoup plus de rides que le tien, oui, beaucoup ; mais, si tu tombais malade, il t'apparaîtrait aussi beau que celui d'un ange, car tu le verrais penché sur toi, chaque fois que tu ressentirais le moindre besoin, et ses rides te paraîtraient alors comme autant de reflets de la bonté même, se chassant les uns les autres sur son visage chéri. Hélas ! elle nous quittera un de ces jours. Toutes ces fatigues finiront par l'user si on ne les enlève. Ces pauvres mains rudes, qui ont fait tant de choses nécessaires pour toi, seront croisées sur sa poitrine. Ces lèvres négligées qui te donnèrent le premier baiser, à toi, bébé, seront pour toujours closes, et ces pauvres yeux chagrins et fatigués se seront ouverts dans l'éternité, alors ma fille, tu apprécieras ta mère, mais il sera trop tard pour sa joie à elle et pour ton bonheur à toi."

(1) Voltaire.

(2) Lettre à un mathématicien allemand, Koenig (1753).

(3) Lettre à M. Martin Kohle.

L A

PORTEUSE DE PAIN

—o—
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)
—o—

XXII

LE garçon se retira et le voyageur, ouvrant le livret Chaix à la partie réservée aux chemins de fer de l'Ouest, parcourut les pages d'annonces qui s'y trouvaient annexées. Il arriva à la nomenclature des hôtels du Havre.

—N'importe lequel, murmura-t-il. L'essentiel est de ne pas chercher en arrivant là-bas, et de ne point avoir l'air d'un ahuri qui ne sait où il va ! Je ne séjournerai pas longtemps au Havre, du reste. Quoique je n'ai absolument rien à craindre, que tout le monde me croie mort dans l'incendie en essayant de sauver la caisse, et que d'ailleurs je sois méconnaissable, il est plus sage de ne pas m'attarder en France.

Ses yeux s'arrêtèrent sur l'indication du premier hôtel placé en tête de la série, et il lut :

"Hôtel de l'Amirauté et de Paris réunis. Lemel, propriétaire." Ça fera mon affaire, ajouta-t-il, autant celui-là qu'un autre, car je vois qu'il se trouve placé en face du quai d'embarquement des bateaux de Southampton. J'en profiterai pour avoir moins à me montrer dans la ville. Le premier bateau me transportera en Angleterre, d'où je filerai au plus vite vers New-York.

Le voyageur ferma l'indicateur, prit une feuille de papier, une plume et traça ces mots :

"Hôtel de l'Amirauté, Lemel, Havre.

" Arriverai ce soir de Paris par train de onze heures cinq. Prière réserver chambre confortable.

" PAUL HARMANT."

Il appelle le garçon.

—Voilà une dépêche, lui dit-il en lui tendant la feuille de papier.

—On va la porter de suite, monsieur.

—Bien, maintenant servez-moi à déjeuner.

Quelques minutes plus tard notre personnage commençait son repas avec un entrain qui devait faire supposer chez lui un excellent appétit et

une conscience parfaitement tranquille. Son déjeuner achevé, il ne quitta point la taverne où il était attablé ; il lut les journaux, absorba des pintes de pale-ale, fuma plusieurs cigares, et enfin, voyant l'heure s'avancer, paya sa dépense et alla au guichet de Paris au Havre prendre un ticket de première classe.

A six heures trente le train s'ébranla. Jusqu'à Mantes le voyageur eut un compagnon de route. A partir de Mantes il se trouva seul, parut fort enchanté de sa solitude et en profita pour ouvrir sa valise, en tirer divers papiers et les examiner avec une extrême attention. Ces papiers étaient les plans d'une machine dont ils indiquaient avec une précision merveilleuse l'ensemble et les moindres détails.

Dans ce voyageur, nos lecteurs ont reconnu déjà, malgré sa transformation et le changement

de couleur de sa chevelure, Jacques Garaud, le contremaître de la fabrique d'Alfortville ; Jacques Garaud, l'incendiaire ; Jacques Garaud, l'assassin de son patron. Nous ne suivrons point immédiatement ce misérable, mais nous devons expliquer à nos lecteurs comment il n'était pas enseveli sous les décombres de l'usine, ainsi que tout le monde le croyait. Jacques avait crié : " Au secours ! " à moi ! je meurs ! " après avoir pénétré dans le pavillon en feu pour accomplir en apparence aux yeux de tous un acte d'admirable dévouement en essayant de sauver la caisse et les papiers de monsieur Labroue.

Le contremaître était un rusé et hardi coquin, n'hésitant point à jouer le tout pour le tout, et à s'assurer l'avenir au péril même de sa vie. Il fallait que personne ne pût douter de sa mort, et que si la voix de Jeanne Fortier s'élevait contre lui, la voix ne fût point écoutée et les accusations accueillies comme les mensonges les plus noirs, comme les calomnies les plus odieuses. Jacques connaissait à merveille et de longue date la topographie

Il était en rase campagne, sain et sauf, et tandis qu'on le croyait en train de se carboniser sous les décombres, il courait à travers les terres labourées afin de gagner une route sûre. Une heure après, il tombait exténué de fatigue dans un des massifs du bois de Vincennes.

—Enfin, se dit-il, je suis sauvé !

Il respira, et, certain de n'être point poursuivi, il attendit le jour.

Dès les premières clartés de l'aube, il écarta ses vêtements, entr'ouvrit sa chemise, et retira les liasses de billets de banque et les papiers volés dans la caisse, qu'il portait sur sa poitrine, entre le linge et la chair. Papiers et billets de banque étaient un peu froissés, il est vrai, un peu humides ; ils n'en constituaient pas moins la fortune. Jacques Garaud eut aux lèvres un sourire d'une expression véritablement diabolique. Il plia soigneusement les produits de son crime, se servit de son mouchoir pour les envelopper, se leva et se dirigea vers Paris. Il ne sentait plus la fatigue.

Sept heures du matin sonnaient au moment où

il entra dans la grande ville par la barrière du Trône. Ses habits commençaient à se sécher, mais ils étaient souillés de boue ; une couche épaisse de terre couvrait ses chaussures. Le contremaître s'arrêta près d'une tablette de décrotteur, se fit broser à fond et cirer, ensuite, ayant repris l'apparence d'un ouvrier proprement vêtu, il se dirigea vers une maison de confection, acheta des vêtements et des bottines, puis du linge, puis une valise dans laquelle il enferma ses emplettes, alla prendre un bain, changea de costume et se trouva complètement transformé. Sa figure seule restait reconnaissable et devait même attirer l'attention à cause de la nuance insolite de sa barbe et de ses cheveux. Jacques entra chez un coiffeur, se fit raser et couper les cheveux.

—N'auriez-vous pas de quoi me teindre le poil ? demanda-t-il ensuite en riant. La couleur rouge n'est point à la mode, et ça me fait du tort auprès des dames.

—Mais si, monsieur, certainement, répondit le coiffeur.

—Et ça tiendra ?

—Huit jours au moins. Vous n'aurez qu'à renouveler de temps en temps pour entretenir les racines.

Une demi-heure plus tard le contremaître avait les cheveux du plus beau noir, et, en voyant son image reproduite dans un miroir, il ne se reconnaissait pas lui-même.



C'était un beau garçon aux traits fins et réguliers.—Voir page 374, col. 2

XXIII

du pavillon. Il savait qu'une fenêtre placée dans l'escalier conduisant à l'appartement de monsieur Labroue s'ouvrait sur la campagne, derrière l'usine. En s'élançant au milieu des tourbillons de flammes et de fumée, il avait déjà combiné son plan. Tout craquait sous ses pieds. Tout menaçait de s'effondrer sur sa tête. Au lieu de pénétrer dans le cabinet, il gravit en trois bonds les marches brûlantes de l'escalier, atteignit la fenêtre dont les vitres avaient volé en éclat sous l'influence de l'effroyable chaleur, poussa les cris de détresse et l'appel qui avaient porté le trouble et l'effroi dans tous les cœurs, et à moitié aveuglé, à demi asphyxié, s'élança par l'ouverture. C'est alors qu'un craquement formidable se fit entendre et que le toit du pavillon et le premier étage s'effondrèrent.

—Tonnerre du diable ! je l'ai échappée belle ! murmura le contremaître.

Jacques Garaud, enchanté du résultat obtenu fit l'acquisition de plusieurs flacons de teinture, visita quelques magasins, où il opéra de nouveaux achats en vue du voyage qu'il avait projeté, et se dirigea en voiture vers la gare de la rue Saint-Lazare où nous l'avons vu déjeuner et expédier au Havre une dépêche signée du nom de " Paul Harmant." Ce nom n'était point de pure invention. " Paul Harmant " avait vécu. C'était un ouvrier mécanicien, camarade et ami de Jacques à Genève, où il était mort. Le contremaître avait conservé le livret à lui confié jadis par son ancien ami. Prévoyant tout et songeant à quitter la France avec Jeanne Fortier qu'il espérait alors décider à le suivre, Jacques s'était muni de ce livret, pièce suffisante pour lui éviter certains ennuis. Le signallement de Paul Harmant, inscrit à la première

page, ressemblait à celui de Jacques Garaud, sauf la couleur des cheveux et de la barbe. Le contre-maître, en se faisant raser et teindre, avait complété la ressemblance. Il était donc libre désormais de marcher hardiment sur le chemin de la fortune, et (autant du moins qu'on peut être certain d'une chose en ce monde) certain de l'impunité.

* * *

Rejoignons Jeanne Fortier que nous avons laissée dans un bois, endormie à côté de son fils, après être allée jusqu'au prochain village chercher un peu de pain et une tablette de chocolat. La pauvre mère, exténuée, dormit près de deux heures. Quand elle se réveilla, le soleil était déjà haut à l'horizon, et George sommeillait toujours, serrant des deux mains contre sa poitrine son cheval de carton. Jeanne le regarda longuement et les larmes coulèrent de ses yeux, puis elle se dit, en s'efforçant de chasser les pensées sombres qui l'obsédaient :

— Il ne faut pas pleurer, il faut avoir du courage ; il faut penser à mes enfants, à l'avenir. L'avenir ! répéta-t-elle effarée ! que peut-il être pour moi ? Je ne possède rien, sans les vêtements trempés que j'ai sur le corps, et dans la poche de ces vêtements, pas un sou ! Comment nourrir Georges ce soir ? Je veux travailler. Je trouverai une place. Je marcherai encore, j'irai le plus loin possible de Paris, je tâcherai de ne pas m'arrêter cette nuit. Demain, je frapperai à la porte d'une des maisons du premier village que je rencontrerai et je demanderai du travail pour donner du pain à mon enfant. Est-ce qu'il y a des cœurs assez durs pour me refuser cela ?

Jeanne s'interrompit. Une angoisse nouvelle s'emparait de son esprit :

— Si l'on me questionnait avant de m'employer, balbutia-t-elle, que répondre ? Si l'on voulait voir mes papiers ? Je n'en ai point ! Que faire ? Enfin, Dieu m'inspirera peut-être d'ici à demain. Si je savais où je suis, au moins. Si je savais où me conduire la route que je vais prendre. Ce matin, à ce village, je voulais interroger. Je l'aurais dû. Je n'ai pas osé. J'ai eu peur.

En ce moment Georges fit un mouvement léger. Jeanne se pencha sur lui.

— J'ai faim, petite mère, dit l'enfant en ouvrant les yeux.

— Tiens, mon mignon, voici de quoi manger.

Et la jeune veuve tendit à son fils une partie des aliments achetés par elle.

George les prit, mordit à belles dents le pain et le chocolat et demanda :

— Tu ne manges donc pas, toi, petite mère ?

— Non, mon chéri.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas faim.

Jeanne sentait au contraire les exigences de son estomac vide devenir de moment en moment plus impérieuses. Mais pouvait-elle toucher au peu de nourriture qu'elle gardait pour son fils ? Quand ce peu serait épuisé comment le renouvellerait-elle si le travail lui faisait défaut ? La pauvre mère s'efforça de ne point songer à cela. Longue, bien longue, interminable, lui parut la journée. Elle ne voulait point se montrer en pleine lumière sur la grande route, si près de Paris, et elle voulait aussi que George fût complètement reposé.

Enfin, la nuit arriva. Madame Fortier donna de nouveau à l'enfant un peu de pain et de chocolat et se mit en marche, allant au hasard tout droit devant elle. Mais elle avait trop compté sur ses forces : ses pieds endoloris la soutenaient à peine ; elle fit peu de chemin pendant la nuit et fut obligée de s'arrêter plusieurs fois, la fatigue se joignant à la faim pour l'accabler. Après une halte plus ou moins longue, elle reprenait Georges sur ses épaules et recommençait à marcher, ou plutôt à se traîner péniblement.

La nuit s'écoula. Le jour revint. Jeanne se trouvait au milieu d'une vaste plaine. Nulle part un bouquet de bois propre à l'abriter ne s'offrait à ses yeux. Quelques paysans allaient au travail des champs passèrent auprès de la voyageuse. En la voyant si pâle, les traits tirés, les vêtements souillés de boue, ils parurent éprouver à son endroit beaucoup de défiance et peu de sympathie. La jeune veuve

avançait toujours, portant Georges endormi. Elle aperçut les maisons d'un hameau.

— Advienne que pourra ! se dit-elle, haletante. Je m'arrêterai là.

Une paysanne allait la croiser, Jeanne l'arrêta pour lui demander :

— Voudriez-vous me dire, madame, quel est ce village en face de moi ?

— C'est Chevre, près Brie-Comte-Robert répondit la paysanne.

Elle continua son chemin. Madame Fortier n'en pouvait plus. Ses jambes refusaient décidément de la porter davantage. Elle fut obligée de s'asseoir sur le bord de la route.

Les paysans peu nombreux la regardaient avec une malveillante curiosité. Une petite fille d'à peu près dix ans, menant paître une vache, fit halte en face d'elle. Jeanne lui adressa ces mots :

— Dites-moi, mon enfant, dans quelle partie du village de Chevre se trouve la maison du curé ?

La fillette se retourna vers le village et répondit :

— La maison de monsieur le curé est la première que vous voyez là-bas, avec une tourelle blanche, un toit pointu et des grands arbres.

— Merci, mon enfant.

Jeanne se leva, prit Georges dans ses bras, et, du pas roide d'une somnambule endormie du sommeil magnétique, se remit à marcher. Tout en marchant elle murmurait :

— C'est au curé du village que je m'adresserai. Le représentant du bon Dieu aura peut-être pitié de moi. Il ne refusera pas de me conseiller.

La demeure du curé de Chevre était une maison déjà ancienne et fort simple, mais bien placée et singulièrement gaie. Le corps de logis, composé d'un rez-de-chaussée, deux étages, et flanqué d'une tourelle servant de pigeonnier, était entouré d'arbres qui l'enveloppaient d'ombre et de fraîcheur. Devant la maison se trouvait une pelouse semée de massifs, et de corbeilles de fleurs qu'on voyait depuis la rue à travers les barreaux d'une grille en fer forgé. Derrière le logis s'étendait un potager assez vaste, bien planté d'arbres fruitiers.

Depuis vingt ans, le même curé desservait la commune dont la population ne dépassait point le chiffre de quatre cents âmes. L'abbé Félix Laugier était un homme de cinquante-huit ans environ, à la figure ouverte et souriante, au regard doux et plein de franchise. Tous ses paroissiens, même ceux qui faisaient profession d'indifférence en matière religieuse, l'aimaient, l'estimaient, le respectaient. Il habitait la cure de Chevre avec sa sœur, âgée de soixante ans, et une domestique. Sa sœur madame Clarisse Darier veuve depuis sept années, était venue vivre auprès de lui après avoir perdu son mari qui la laissait sans enfants à la tête d'une fortune rondelette. Elle avait pour son frère autant de tendresse que de vénération, et partageait avec lui les sympathies du pays, car elle employait à faire des œuvres de charité la plus forte partie de ses revenus.

Nous prions nos lecteurs de nous accompagner à la cure de Chevre, en remontant en arrière de vingt-quatre heures, ce qui nous reporte au matin du jour où, après une nuit d'orage, le soleil se levait sur les décombres fumants de l'usine incendiée et où Jeanne Fortier s'endormait dans un bois à côté de son fils. Il était huit heures et demie. Un jeune homme de vingt-trois ans descendit du chemin de fer qui part de Paris à sept heures cinq minutes et arrive à Brie-Comte-Robert à huit heures. Ce jeune homme, muni de tout un attirail de peintre paysagiste, chevalet se montant et se démontant, pliant, parasol, appuiemain, boîte à couleurs, prit d'un pas rapide et d'un air joyeux la route ombragée de grands arbres conduisant à Chevre. C'était un beau garçon aux traits fins et réguliers, à la physionomie spirituelle et souriante. Une fine moustache d'un ton fauve se retroussait à la Van Dyck sur sa lèvre supérieure. Ses yeux d'un bleu sombre exprimaient l'intelligence et la décision. Un petit feutre mou se posait crânement sur une épaisse chevelure ondulée naturellement, et s'inclinait un peu vers l'oreille droite. Tout en marchant il fumait une cigarette qu'il avait allumée en descendant du train.

Ce jeune homme se nommait Etienne Castel. Il n'avait jamais connu sa mère. Son père, un négo-

ciant du quartier Montmartre, était mort quatre années auparavant, laissant à Etienne une petite fortune qui lui avait permis de se livrer à ses goûts et de suivre la carrière artistique dans laquelle il espérait arriver, à force de travail, à prendre une place honorable et à se faire un nom estimé.

XXIV

La vocation artistique d'Etienne Castel était véritable, le jeune homme possédait en outre une sérieuse énergie, une rare persévérance, aussi les amateurs de peinture commençaient-ils à apprécier ses tableaux. Tout en marchant d'un bon pas sur la route de Chevre, Etienne admirait la magnificence des teintes chaudes dont l'automne revêtait la nature. Au moment où il entra dans le village, quelques paysans le saluèrent comme une ancienne connaissance. L'artiste rendit les saluts et poursuivit sa route jusqu'auprès de la maison curiale où il s'arrêta. Là il agita la sonnette puis, tournant le bouton de la grille qu'on ne fermait jamais à clef, il entra dans le jardin, suivit l'allée sablée qui contournait la pelousse et le presbytère, et gagna le potager. L'abbé Laugier, une bêche à la main, jardinait. Au bruit des pas du nouveau venu, il leva la tête.

En apercevant Etienne il poussa une exclamation de joyeuse surprise, enfonça le fer de sa bêche dans la plate-bande qu'il labourait, et vint à la rencontre du jeune homme.

— Soit le bien venu, cher enfant ! s'écria le bon curé en serrant les mains de l'artiste. Quelle agréable surprise !

Puis, ouvrant ses bras à Etienne, il l'attira contre sa poitrine et l'embrassa avec effusion.

— Ainsi, fit le jeune homme en souriant, vous me pardonnez, cher monsieur Laugier, l'indiscrétion qui me fait tomber chez vous comme un obus inattendu ?

— Je te pardonnerai cette question absurde si tu me promets que ta visite sera longue.

— Je vous donnerai huit jours.

— Huit jours seulement ! C'est trop peu.

— Je ne puis disposer d'un temps plus long.

— Eh bien ! va pour huit jours de bonnes promenades, de bonnes causeries.

— Et de bonnes parties d'échecs, ajouta Etienne en riant.

— Nous verrons si tu es plus fort que l'année dernière.

— Je crains beaucoup de n'avoir fait que peu de progrès.

— Mais tu dois être fatigué.

— Pas le moins du monde.

— Viens te débarrasser de tout ton attirail et dire bonjour à ma chère sœur qui sera très enchantée de te voir.

— Et que je vais, j'espère trouver en bonne santé comme vous.

— Oui, heureusement. Ah ! le bon Dieu est bon ! Il nous fait la vie douce !

En prononçant ces dernières paroles, l'abbé avait conduit Etienne dans une petite pièce du rez-de-chaussée, où le jeune homme déposa son matériel de peintre. Ensuite le curé appela.

— Clarisse ! Clarisse !

— Que veux-tu, mon ami ? demanda la veuve du haut de l'escalier.

— Descends vite. C'est une visite, une visite qui te fera plaisir. Notre artiste est là.

— Etienne ! s'écria madame Darier en descendant vivement l'escalier. C'est une charmante surprise, mais, s'il nous avait prévenus, on aurait pu du moins lui préparer sa chambre.

— Justement j'ai voulu vous faire une surprise, chère madame, répondit le peintre en embrassant sur les deux joues la sœur du curé. Me voici chez vous pour huit jours.

— Ce n'est guère, mais enfin tu auras le temps de goûter à mes confitures, As-tu besoin de prendre quelques chose ?

— Non, je vous assure.

— Nous déjeunerons comme d'habitude à onze heures. Tu connais ta chambre, installe-toi. Moi je vais donner des ordres à Brigitte. Tu as toujours bon appétit ?

— Un appétit de loup, toujours.

— Tant mieux. A tout à l'heure.

Et madame Darier alla s'occuper de corser le menu du déjeuner.

—Tu me retrouveras au jardin, dit le prêtre à Etienne, je vais finir ma platebande.

L'artiste monta son attirail dans la chambre qu'il avait l'habitude d'occuper chaque année, se lava les mains et le visage, puis rejoignit au potager l'abbé Laugier, qui, laissant de côté sa tâche de jardinage, prit le bras de son visiteur qu'il entraîna sous une tonnelle de verdure, et, s'étant assis, entama l'entretien en ces termes :

—Combien de choses tu dois avoir à m'apprendre, mon cher enfant, depuis six grands mois que nous ne nous sommes vus.

—Non, en vérité, mon cher abbé. Ma vie a été d'un calme plat.

—Le travail ?

—J'ai travaillé beaucoup, avec ardeur et par conséquent avec joie.

—Et les résultats ?

—Satisfaisant au point de vue matériel. Je commence à vendre assez bien. Mais l'argent n'est pas tout.

—Tu rêves la gloire.

—Sinon la gloire, ce qui serait trop ambitieux à mon âge, du moins la notoriété.

—Mais tu es connu déjà.

—Pas assez. Je voudrais d'un seul coup me placer hors de pair.

—Que faudrait-il pour cela ?

—Trouver un excellent sujet de tableau et l'exécuter magistralement. Deux choses bien simples, comme vous voyez ! fit Etienne en riant.

—Tu trouveras peut-être cela ici, mon cher enfant.

—Je le souhaite, je l'espère presque, car votre amitié m'a toujours porté bonheur.

—Je vais demander à Dieu, en disant ma messe, qu'elle te porte bonheur une fois encore.

L'abbé Laugier était le type absolu du bon curé. Il avait une âme droite, un esprit élevé ; il était prêtre non par métier, mais par vocation. Il marchait d'un pas ferme dans la vie, tout à Dieu, tout à tous, et pratiquant sans cesse les trois vertus sublimes : la Foi, l'Espérance, la Charité.

—Faire le bien, disait-il, voilà le but. L'homme n'est au monde que pour cela.

Compagnon d'études et ami très intime du père d'Etienne Castel, il avait vu grandir le fils et reporté sur lui toute l'affection que lui inspirait le père, d'autant plus qu'il reconnaissait chez l'artiste une de ces natures d'élite que rien ne faisait dévier de la voie droite. Avons-nous besoin d'affirmer que l'affection d'Etienne pour le prêtre ne le cédait en rien à celle que le prêtre avait pour lui.

A onze heures précises nos trois personnages se trouvèrent réunis dans la salle à manger. Madame Clarisse Darier était riche, nous le savons ; aussi, grâce à elle, la table de son frère se recommandait non par le luxe, mais par un confortable dont il eût été difficile de ne pas se contenter. Etienne mangea de grand appétit et, comme il ne comptait point se mettre au travail ce jour-là, il sortit avec le curé après déjeuner, et l'accompagna, dans ses visites de charité, chez les pauvres et chez les malades. Les deux hommes ne rentrèrent que pour dîner, et une longue partie d'échecs, où la victoire fut disputée chaudement, termina la soirée. Etienne alla se mettre au lit et s'endormit en cherchant un " excellent sujet de tableau " qui, " magistralement exécuté, " pourrait (ainsi que nous le lui avons entendu dire) le mettre hors de pair.

Le lendemain il se leva de bonne heure, prépara sa palette, descendit s'installer dans le jardin, et ébaucha rapidement une étude de la campagne à peine éveillée sous les brumes transparentes du matin. Vers sept heures et demie le prêtre revint de l'église après la messe. Il trouva Etienne à l'œuvre.

—Bon courage ! lui dit-il. Je ne suis pas très connaisseur, mais je ne crois point me tromper en affirmant que cette étude est bonne. Il me semble que je vois juste et que tu traduis bien ce que tu vois.

—Aucun éloge ne saurait être plus flatteur.

—Il est du moins sincère. . . Continue.

L'abbé Laugier alla s'installer sous les marronniers d'où il pouvait voir l'artiste poursuivant son travail, et, au besoin échanger avec lui quelques paroles.

A l'intérieur, madame Darier s'occupait des soins du ménage. La servante Brigitte donnait à manger aux lapins et aux volailles dans une basse-cour voisine du jardin dont un rideau de troènes la séparait. Dix minutes à peu près s'écoulèrent. Un coup de sonnette retentit à la grille.

—Une visite, fit Etienne.

—La porte est ouverte, répliqua l'abbé. Les gens qui viennent ici connaissent les habitudes de la maison. On entrera après avoir sonné.

Monsieur Laugier achevait à peine ces paroles quand un nouveau coup de sonnette se fit entendre.

—Décidément c'est une personne étrangère, dit le prêtre. Brigitte, ajouta-t-il en élevant un peu la voix, allez voir qui sonne, je vous en prie !

La servante se hâta d'abandonner poulets et lapins ; elle déposa son balai et courut à la grille. Une femme épuisée, portant un enfant dans ses bras, était à genoux sur le seuil. Brigitte s'approcha vivement d'elle.

—Par pitié,—bulbutia Jeanne, que nos lecteurs ont déjà reconnue avec son fils Georges,—par pitié, du secours, pour moi et pour mon enfant !

Très émue, très attendrie, Brigitte prit la jeune veuve par la taille et voulut l'aider à se relever. Jeanne fit un effort, parvint à se soulever à demi, mais ses forces la trahirent, elle faillit tomber à la renverse.

—Monsieur le curé, cria Brigitte, venez ici, s'il vous plaît, venez vite !

A cet appel, l'abbé Laugier et Etienne se levèrent précipitamment et accoururent.

—Qu'y a-t-il donc, Brigitte ? demanda le prêtre.

—Une jeune femme qui a besoin de secours et qui est en train de s'évanouir.

—Petite maman, où as-tu mal ? criait Georges en embrasant les joues pâles de sa mère.

—Cette pauvre femme et son enfant se meurent de fatigue ! dit Etienne en soutenant Jeanne.

—Et peut-être de faim, ajouta le curé.

XXV

Brigitte avait pris dans ses bras le petit Georges. Madame Darier, intriguée par les exclamations que nous avons reproduites, accourut à son tour.

—Clarisse, ma chère sœur, lui dit le prêtre, deux tasses de bouillon pour ces pauvres créatures, bien vite, je t'en prie, et une bouteille de vieux vin de Bordeaux. La mère et le bébé tombent d'épuisement Brigitte les servira au grand air, sous les marronniers.

Brigitte suivit madame Darier, après avoir assis l'enfant sur un banc. Etienne et l'abbé soutinrent Jeanne, qui put se trainer jusqu'àuprès de son fils. Quelques curieux s'étaient arrêtés devant la grille du presbytère et avaient assisté à l'accueil fait aux fugitifs.

—Quel brave homme, tout de même ! disait un paysan. Pour donner son argent aux malheureux et pour soulager ceux qui souffrent, il est toujours prêt. Foi de Mathieu, je ne connais pas son pareil !

Jeanne était tombée sur le banc, près de Georges, et plus que jamais semblait défaillante. Etienne avait couru chercher de l'eau fraîche, et lui mouillait les tempes pour la ranimer. Madame Fortier ouvrit ses yeux à demi fermés et promena ses regards autour d'elle, cherchant son fils. Elle l'aperçut et tendit les mains vers l'enfant.

—Tranquillisez-vous, madame, dit vivement le prêtre, nous allons avoir bien soin de lui.

—Oh ! merci, merci, bégaya Jeanne dont le visage se détendit et dont les larmes coulèrent ; il a faim, le cher petit.

En ce moment, madame Darier et Brigitte revinrent, apportant de quoi restaurer la mère et le fils.

La nouvelle envoyée par dépêche à Saint-Gervais à la sœur de monsieur Labroue par le caissier Ricoux, avait été un coup de foudre pour madame Bertin. Quoique le télégramme fût très laconique, les mots qu'il contenait n'étaient que trop clairs. Madame Bertin ne chercha point à se faire illusion et comprit à l'instant toute l'étendue de son malheur ; mais elle était de nature énergique et ne

se laissait pas facilement abattre. Après avoir donné les premiers moments à la douleur, elle se dit qu'elle devait agir sans perdre une minute, ainsi que le lui demandait la dépêche. Il était nécessaire de partir pour Alfortville, elle le savait, elle le sentait ; mais, à son immense chagrin se joignait une profonde angoisse : elle ne pouvait emmener avec elle son neveu bien aimé, le petit Lucien, malade encore, n'étant pas même convalescent. Donc, il fallait le confier à quelqu'un de sûr. A qui ?

Le temps pressait. Madame Bertin prit vivement un parti. Elle alla trouver une brave paysanne, sa voisine, dont elle connaissait la conduite exemplaire et la probité, et lui proposa de venir s'installer dans sa demeure pendant son absence qui, sans doute, ne serait pas longue. La paysanne accepta, suivit séance tenante madame Bertin et vint prendre place au chevet de l'enfant, qui fondit en larmes quand il apprit que sa tante allait le quitter, mais qui se calma lorsqu'elle lui promit de revenir au plus vite et de lui rapporter un jouet. La sœur de Jules Labroue partit donc sans trop d'inquiétudes relativement à son neveu, mais épouvantée du tableau sinistre qui l'attendait à Alfortville.

Ce tableau était en effet effroyable et navrant. La pauvre femme faillit s'évanouir lorsqu'elle se trouva en face de l'usine incendiée et du cadavre de ce frère qu'elle avait vu la veille si plein de vie, de force et de confiance en l'avenir. Ricoux s'était pour ainsi dire installé sur le théâtre du sinistre. Voulant faire du zèle et se donner de l'importance, il avait veillé près du corps et se trouvait là quand arriva madame Bertin. Il raconta dans quelles circonstances on avait trouvé le cadavre de l'ingénieur, et l'accusation terrible, en apparence indiscutable, qui pesait sur Jeanne Fortier.

(La suite au prochain numéro.)

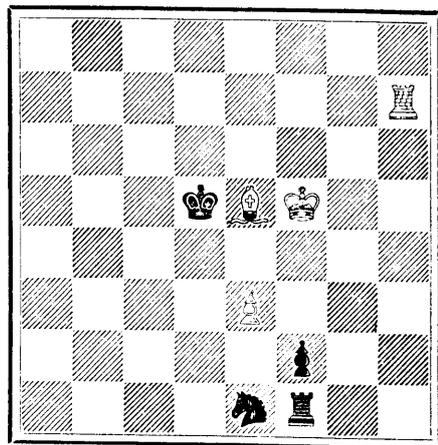
RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 62 — ENIGME

Je ne suis pas berger et j'ai besoin d'un chien ;
Pas évêque non plus, pourtant je porte crosse ;
La baguette que j'ai n'est pas d'un magicien,
Et je mets quelquefois un héros dans la fosse.

No. 63.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs



Blancs

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 60.—Le mot est : Poulet
No. 61.—Le titre de la fable est : " Le corbeau et le renard "

ONT DEVINE :

Problèmes.—Dame Céleste Lesigne, Montréal ; Mlle M. D. Martin, Montréal ; Esculape, New-York.
Rébus.—Un abonné, Wotton.

1885—VACANCES DE PAQUES—1885

PRIX D'EXCURSION ENTRE LES DIFFÉRENTES STATIONS SUR LA LIGNE DU GRAND TRONC.

Des billets de retour de première classe à moitié prix et aussi à un passage et un tier. bon pour partir JEUDI, VENDREDI et SAMEDI, le 2, 3 et 4 AVRIL et revenir pas plus tard que MARDI, le 7 AVRIL 1885.

Les billets ne seront bons que pour un voyage sans interruption.

Wm. EDGAR, Agent Gén. des Passagers.
JOSEPH HICKSON, Gérant Général.

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Il ne faut pas chercher le danger.

CHOSSES ET AUTRES.

—Le seul moyen d'être heureux est de ne pas penser à soi, de travailler pour autrui, de se donner à une œuvre en laquelle on a foi. Les hommes n'ont pas encore trouvé d'autre moyen d'être heureux. Les jouissances déplaissent vite. L'ambition n'est jamais satisfaite. La seule chose qui trouve sa satisfaction et sa récompense, c'est le dévouement.

—Il y a 5,362 instituteurs et institutrices enseignant dans la province de Québec, savoir : 869 instituteurs et 4,493 institutrices. Sur ce nombre, 1,698 (552 instituteurs et 1,146 institutrices) appartiennent à des ordres religieux et 377 (19 instituteurs et 458 institutrices) n'ont pas de brevets, laissant 3,287 fonctionnaires de l'enseignement ayant droit de participer au fonds de pension de retraite.

—L'expédition du Soudan et la conférence de la ligue internationale remettent en plan le continent africain. Les géographes européens disent que 16,718 milles du territoire d'Afrique sont connus. Voici comment ce territoire est divisé. L'Angleterre possède 2,017 milles ; la France, 2,339 ; le Portugal, 1,960 ; l'Espagne, 35 ; l'Allemagne, 270 ; l'Italie, 40. La Tripolie comprend 1,080 milles ; l'Égypte, 1,997 ; le Maroc, 1,770 ; l'Etat de Libérie, 350 ; Dahomey, 35 ; le Zoulouland, 100 ; Zanzibar, 1,050. 3,585 milles sont habités par les tribus nomades.

—Etre reine d'Angleterre, impératrice des Indes et protectrice d'une bonne moitié de l'univers ; pouvoir faire le tour du monde sans presque sortir de chez soi ou quitter l'ombre de son drapeau ; remuer les millions et les volontés humaines à la pelle ; n'avoir qu'un mot à dire pour que les plus beaux cuirassés ou les wagons les plus luxueux vous transportent à travers les mers et les continents, et se condamner soi-même au Windsor ou au Balmoral à perpétuité, aux sempiternelles sinagrées officielles de la même cour, aux mêmes perruques fossiles, aux mêmes biftecks et aux mêmes brouillards, n'est-ce pas, en vérité, le comble de l'étrangeté et de l'inouï ? Voilà, cependant, ce que dira l'histoire lorsqu'elle parlera de cette étonnante Victoria, première du nom, qui depuis 47 ans est assise sur le trône de Guillaume IV, et mourra en plein règne de la vapeur et de l'annihilation des distances, sans avoir vu le Canada.

DR. H. E. DESROSIERS,
70, RUE ST-DENIS,
MONTREAL.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

N. GOYETTE,
BOUCHER,
MARCHÉ D'HOCHÉLAGA,
Etaux 1 et 3.

J.-B.-P. BÉAUREGARD, tailleur, de
Paris, No 1776, rue Notre-
Dame, (vis-à-vis S. Carsley), Montréal, —
Tweeds anglais, français et écossais toujours
en mains. — Solidité dans le travail, le bon
goût, l'exactitude. Bonnes marchandises.
Prix modérés.

MATHIEU FRERES, Marchands de Vins,
No 87, Rue St-Jacques, Montréal.

20845

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me "	-	-	25
3me "	-	-	15
4me "	-	-	10
5me "	-	-	5
6me "	-	-	4
7me "	-	-	3
8me "	-	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86
94 Primes			\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES
En gros et en détail
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30 rue St-Gabriel, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No 30, Rue St-Gabriel, Montréal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres Funéraires,
Cirulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

JOUISSEZ
De la Santé et du Bonheur

COMMENT ? Faites
comme d'autres
ont fait.

Souffrez-vous de maladies des
rognons ?

"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de
Bright ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel
68 Gardes Nationale, N. Y.

Souffrez-vous de douleurs dans
le dos ?

"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des
rognons ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des rognons après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."
Mde J. T. Galloway, Elk Fiat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède. G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhuma-
tisme ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie
et jouir d'une bonne santé

Faites usage du

KIDNEY-WORT

Le Purificateur du Sang.

A VENDRE A MOITIE PRIX

UNE BARGE pouvant porter 200,000 pieds de bois.
S'adresser au
No. 30, RUE ST-GABRIEL,
Montréal.

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. 30, Montréal.